

sentait. Heureusement, le nombre n'en était pas considérable. A cette époque glorieuse, mais difficile, les Canadiens ne comptèrent que peu de transfuges. Les jalousies et les haines qui s'étaient liguées contre notre langue et nos institutions, avaient beau s'agiter, elles ne réussissaient à faire que du bruit. Malgré les séduisantes promesses qu'on faisait à nos compatriotes, bien peu se laissèrent tenter et devinrent les complices d'une politique qui préparait encore, avec une ardeur qui ne se ralentissait pas, les moyens de nous anéantir. C'est de cette époque même, que date l'idée de l'union des Canadas et des Colonies (lettre du Juge*** au duc de Kent). Ce projet était dès lors proclamé avec joie et caressé par nos adversaires, qui y voyaient déjà la ruine d'un peuple qui avait à leurs yeux le tort incalculable d'être Catholique et Français. Les Canadiens qui voyaient la division des deux Provinces fraîchement établie, et qui croyaient à la gravité des mesures du gouvernement, souriaient avec ironie à ces malicieux efforts. En effet, les utopistes moururent les uns après les autres, sans aucun succès. Mais cette résistance, ces luttes contre l'oppression, ne furent pas sans gloire pour les députés du temps. Les sacrilèges tentatives des envahisseurs de nos droits et de nos privilèges virent presque toujours leur œuvre tourner contre eux-mêmes ; et leurs efforts, pour abolir nos lois et nos usages, tournèrent